



JULIE-ANNE BASTARD

AU SECOURS

JE SUIS DANS UN

FILM DE NOËL !

J'AI
LU

AU SECOURS
JE SUIS DANS UN
FILM DE NOËL !

JULIE-ANNE BASTARD

AU SECOURS
JE SUIS DANS UN
FILM DE NOËL !



À ma punkette, mon muffin préféré

Chapitre 1

« Mon beau sapin
Roi des forêts
Que j'aime ta verdure¹ »

— Je déclare la saison du pain d'épices, des marrons grillés et des chocolats chauds officiellement ouverte.

Aucun compère euphorique ne me répond. Personne ne me répond tout court, d'ailleurs. Mes pieds armés de leurs chaussons à tête de renne s'écrasent sur la table basse, avec un ravissement non dissimulé. Mon regard est aussitôt attiré par le sapin que je viens de parer, et je ne peux m'empêcher de lâcher un juron. Trop petit à mon goût. Le freluquet risque de s'effondrer à chaque instant sous le poids des décorations. Ma colocataire a mis son veto pour le modèle trapu dont la pointe caresse le plafond. L'abondance de lumières clignotantes, de boules multicolores et d'anges joufflus devrait cependant m'aider à oublier sa taille ridicule. Mes mains ensèrent une tasse de cacao fumant sur laquelle je souffle avant de la porter cérémonieusement à mes lèvres. Je ferme les yeux et savoure la première gorgée. J'ai des choses bien plus graves qu'un arbre minuscule à chasser de mon esprit, ce soir. La première et non des moindres : mes parents seront absents pour les fêtes de fin d'année. Ils embarqueront pour une croisière aux Bahamas au lieu de tenir compagnie à leur fille unique. Je devrais y être habituée, depuis le temps, mais

1. « Mon beau sapin », chant traditionnel d'origine allemande.

ce n'est pas le cas. Bien sûr, si je pouvais me glisser entre les bras d'un homme aimant et accro à Noël, je vivrais beaucoup mieux l'abandon parental. Rageusement, je trempe un sablé à la vanille et le croque avant de laisser la bouchée fondre sur ma langue. Si seulement le sucre pouvait anesthésier mon chagrin ! Mais c'est nettement moins efficace qu'une bouteille de rhum. Mon copain – et accessoirement mon collègue – vient de décider – unilatéralement – une pause, prétextant une incompatibilité de caractères. « Ma chère Zoé, nous sommes trop pareils pour rester ensemble. » Trop différents ou trop semblables, j'avoue n'avoir pas compris ses réelles motivations. « Donnons-nous le temps de la réflexion. » Moi, je n'ai pas besoin de réfléchir, c'est lui que je veux. Simple, net, précis. Même si, après une soirée avec mes amis, mes convictions ont été ébranlées sous l'effet conjugué d'une vodka frelatée que ma colocataire fait envoyer par sa *babouchka* depuis Nijni Novgorod et la lecture de magazines féminins piqués dans une salle d'attente. Pour avoir débrieffé en long, en large et en travers avec ceux qui me connaissent le mieux, deux théories ont émergé. La première, M. Grippe-Sou a voulu faire l'économie d'un cadeau. La seconde, le fait que nous visions le même poste, celui de responsable du service marketing, n'a pas joué en ma faveur. Mon idée qu'il a peur de l'engagement, mais qu'il est fou d'amour pour moi a été rejetée à l'unanimité, moins une voix. Je suis persuadée que j'ai raison. Enfin, je crois que j'ai raison. J'espère qu'il se rendra vite compte que je suis la femme de sa vie et qu'il a envie de me faire plein de bébés.

On ne se méfie pas assez des Paul, on se dit qu'ils sont sans danger, qu'ils ont la saveur d'une pastille à la menthe douce, qu'ils sentent bon le réconfort et la sécurité. On croit qu'ils ne nous briseront pas le cœur. Non, pas lui, pas ce cher Polo, avec son prénom de premier de la classe et ses chemises bien repassées, pas celui qui rend visite à sa grand-mère une fois par mois et qui marche dans les pas de son père. Et pourtant, c'est bien un Paul qui m'a jetée comme une vieille chaussette trouée, juste avant le pot de départ de notre collègue Marie-Louise. Et dire que je

vais le croiser tous les jours... J'engloutis le reste du biscuit. Ce Noël s'annonce des plus calamiteux.

La porte d'entrée s'ouvre, claque, les semelles de ses baskets crissent sur le parquet. Non, ce n'est ni un cambrioleur ni un amant secret, c'est Malya, la sportive Malya qui passe une tête dans l'entrebâillement, écouteurs vissés dans les oreilles. D'un geste rapide, elle les arrache, la voix nasillarde et survoltée d'une diva américaine résonne. Alors qu'elle s'avance dans la pièce, les yeux de ma colocataire s'agrandissent démesurément. Bien sûr, elle ne peut qu'être impressionnée par le relooking extrême que j'ai fait subir à notre intérieur. Hier, nous étions le 30 novembre, le salon ressemblait à un... salon. Rien de bien folichon. Un canapé d'angle gris perle, quelques coussins colorés, une bibliothèque massive en pin, une immense télé. Mais, aujourd'hui, nous sommes le 1^{er} décembre. Tout est différent. Ce matin, j'ai ouvert la case de mon calendrier de l'aveugle, dévoré le minuscule chocolat en forme de botte et j'ai lancé les hostilités. Je refuse que quiconque me gâche le meilleur mois de l'année. De la cave, j'ai remonté les cartons et déballé avec soin les merveilles accumulées au fil des ans. Grâce à mon sens inné du bon goût et ma patience lorsqu'il s'agit de démêler les guirlandes électriques, notre pièce de vie est devenue un cocon chaleureux, une parenthèse enchanteresse dans un quotidien gris et terne. Je ne suis pas mécontente de l'effet produit ; il ne m'arrive pas tous les jours de surprendre l'imperturbable Russe aux yeux d'acier, et je lui adresse un sourire ravi.

Prête à recevoir une avalanche de compliments, je me redresse fièrement sur le canapé.

— C'est quoi ça ?

Sa question est suivie d'une bordée de jurons. Péniblement, je déglutis. Elle n'a pas l'air contente, pas contente du tout, même. J'incurve davantage le coin de mes lèvres. Si mon amie détruit mon havre de bonheur, je ne donne pas cher de ma peau. Pas de parents, pas de mec, et si en plus, ma colocataire s'y met. Aurait-elle réellement le cœur à me refuser le seul petit plaisir qu'il me reste ? Si c'est le cas, de calamiteux le mois de décembre passera officiellement au stade de désastreux. Sans ajouter un mot,

Malya fronce ses sourcils. Que désigne exactement son doigt manucuré ? Ma collection de boules à neige, les chaussettes que j'ai fait broder à nos prénoms et suspendues à la bibliothèque, à défaut de cheminée, ou les bougies à la cannelle qui embaument le salon ?

— La magie de Noël..., hasardé-je.

— J'ai donné mon accord pour un arbre et deux ou trois décorations, et me voilà dans la maison en pain d'épices, grogne Malya.

Son regard courroucé inspecte chaque centimètre carré de la pièce. Lentement, elle se déplace, ponctuée ses découvertes d'un toussotement ou d'un claquement de langue désapprobateur. Par réflexe, elle soulève une boule à neige, la secoue. Ma préférée. En un instant, tout devient scintillant. Une pluie de paillettes dorées et de flocons immaculés virevolte au-dessus d'un minuscule chalet en bois. On imagine aisément la vie parfaite que ses occupants doivent mener. Le couple d'amoureux au coin du feu, les enfants jouant sur une épaisse peau de mouton. Ce ballet réchauffe instantanément mon cœur. Malya n'y jette même pas un coup d'œil et la repose au bord de l'étagère. Je retiens mon souffle, de peur qu'elle n'aille s'écraser sur le sol. Ne dit-on pas que celui qui casse une boule à neige est voué à sept hivers sans Noël ? D'un geste nerveux, mon amie attrape un bougeoir, le passe sous son nez, grimace, dégoûtée, et éternue. Si elle me répond qu'elle est allergique à la plus belle fête de l'année, je me verrai dans l'obligation de changer de colocataire.

— Tu as conscience que ça ne va pas être possible, et que tu vas devoir me ranger tout ton bazar...

— Hors de question, répliqué-je le plus naturellement du monde.

Elle se plante devant moi, les mains sur les hanches, et me toise du haut de son mètre quatre-vingts. Malya est le stéréotype de la belle blonde russe, sauf qu'elle jure comme un charretier et s'amuse à colorer ses cheveux à tout bout de champ. En ce moment, ils sont roses. Mon orgueil m'oblige à me lever, même si elle fait toujours deux têtes de plus que moi. C'est rageant, et pourtant j'en ai bu des litres de soupe quand j'étais enfant !

Pour donner plus de poids à ma décision, je croise les bras sur ma poitrine.

— Si tu crois que tu me fais peur avec ta panoplie de pseudo-sportive et les gouttes de sueur qui dégoulinent de ton front – au passage c’est complètement dégueu –, tu te mets le doigt dans l’œil ! lancé-je vivement.

— Et toi, espèce de fée Clochette, avec ta robe à paillettes !

— De la part d’une fille aux cheveux de la couleur des fesses du cochon, laissez-moi rire !

— Tu ne connais rien à la mode, tu ressembles à ma grand-mère qui vit au fin fond de la Russie !

— Ta *babouchka* fait un petit 36, porte du Chanel et regarde les Kardashian à la télé, donc en fait tu me complimentes, non ?

Elle souffle comme un taureau avant de charger, toutes cornes dehors.

— Et avec ta paire de chaussons ridicules, tu te crois maligne ? Avoue que tu les as volés au fils de la voisine !

— Qu’est-ce qu’elles ont mes pantoufles ? marmonné-je. Elles sont trop belles... Et puis, quand je bouge les orteils, les grelots...

— Super, ironise-t-elle.

Sous son regard consterné, je lui en fais la démonstration. Le nez rouge de Rodolphe tinte délicieusement. Insensible, elle lève les yeux au ciel.

— Tu es désespérante. Quand vas-tu grandir, miss Peter Pan ?

— Quand tu te détendras, ma chère Cruella d’Enfer.

Ses iris bleus étincellent, et son rire éclate. Rauque, profond, intense.

— Je la trouve particulièrement sexy, cette diablesse.

Du plat de la main, elle me repousse et je tombe lourdement sur le canapé, gagnée par un fou rire qui ne fait que s’accroître quand Malya se trémousse et arpenté comme un mannequin les quelques mètres carrés de notre salon.

— Il me manque juste de longs gants rouges, un manteau en fourrure de dalmatien et, tu sais, ce qu’elle tient entre les doigts...

— Un porte-cigarette...

— Oh oui, c'est ça.

Une main sur le côté et l'autre portant à sa bouche une cigarette imaginaire dont elle crache la fumée, ma colocataire est irrésistible. J'éclate de rire, sentant les larmes me monter aux yeux. Ma Malya roule des hanches comme personne, fait une dernière volte-face, attrape mon regard de ses prunelles électriques et claque des doigts.

— Cruella exige que tout ça disparaisse comme par enchantement et...

D'un geste majestueux, elle englobe la pièce, sapin, bougies et boules à neige compris. Puis, oubliant toute distinction, elle lève le bras et renifle son aisselle.

— Il me faut une douche de toute urgence, je schlingue. Bordel de merde !

Et elle se sauve dans le couloir, après une volée de ses jurons préférés.

— Tu veux que je pleure ? Pour de vrai ? lui crié-je.

Sa porte qui claque fait office de réponse. Je ne compte pas lever le petit doigt. Si elle espère toucher ne serait-ce qu'à une guirlande, elle verra de quel bois je me chauffe. Sur mes jambes, je jette mon plaid spécial cocooning en fausse fourrure et m'empare de la télécommande. Après avoir zappé pendant quelques minutes, mon choix se porte sur un téléfilm de circonstance : *Mon souhait de Noël*. C'est tout ce qu'il me faut : de la neige, des villes illuminées et des baisers sous le gui. Le happy end est garanti, tout comme mon anesthésie générale. Même si cette dernière risque d'être temporaire.

— C'est quoi ça ? s'exclame Malya.

Bruyamment, je soupire. Si ma colocataire pouvait être un poil plus explicite, j'apprécierais. Par-dessus mon épaule, je lui adresse un coup d'œil interrogateur. La métamorphose est saisissante, elle a troqué le jogging contre une petite robe moulante. C'est dommage qu'elle n'ait pas l'esprit de Noël, on dirait une fée. Élançée, gracieuse, unique. Avec ses mèches roses, et son sourire ravageur.

— Tu sors ?

— Je ne sais pas, minauade-t-elle, ce qui te fait penser que...

— Le pot de peinture dans lequel tu as plongé ton visage sans doute, la coupé-je.

— Je ne t'en veux pas d'être jalouse. Ce ne doit pas être tous les jours facile d'avoir une amie aussi attirante que moi.

Je roule des yeux alors qu'elle sort de son mini-sac à main un miroir, pince ses lèvres en une moue qu'elle imagine aguicheuse et un sourire satisfait éclaire son visage.

— Parfaite, assure-t-elle.

— Et modeste, en plus.

— Tu l'es assez pour nous deux, non ?

Sans prévenir, Malya se jette à côté de moi, enroule une de mes longues mèches rousses autour de son index.

— Allez, on sort ! déclare-t-elle.

Je secoue la tête.

— Non, comment ça non ? Tu as mieux à faire ? Tu vas rester à te morfondre sur ton abruti de Polo ?

— Ce n'est pas mon intention.

— Menteuse.

Elle décide de s'attaquer à mes côtes, c'est qu'elle me ferait mal avec ses ongles, la sorcière. Elle m'arrache des petits cris hystériques alors que je me tortille pour m'éloigner de ses assauts sournois. Il m'en faudrait bien plus cependant pour me décoller de mon canapé adoré et me donner le désir de la suivre. De mon plein gré.

— Paul est un abruti fini, tu en vaux mille des comme lui.

— Ce n'est pas ce que tu disais la semaine dernière, grommelé-je.

— Mais c'est ce que tu diras la semaine prochaine, ma chérie.

Elle attrape mes joues, les pince et les secoue avant d'étirer le coin de mes lèvres en un sourire aussi grotesque que forcé.

— Je ne l'oublierai pas, articulé-je difficilement.

Malya accentue la pression de ses doigts sur mon visage.

— Foutaises ! Tu verras quand le poste tant convoité lui passera sous le nez, il reviendra te lécher les bottes et là, tu n'auras plus qu'à lui écraser sa gueule de rat...

Malgré moi, un éclat de rire m'échappe.

— Voilà ce que je veux entendre.

Elle abandonne mes joues pour emprunter ma tasse, y trempe le bout des lèvres et la repose sur la table basse.

— Tu risques la crise de foie avec une seule gorgée de ce machin-là. Allez, ne bois plus ce truc et lève-toi ! Tu as quoi de mieux à faire que de m'accompagner ?

Cela semble évident pourtant.

— Plein de choses.

— Mouais, lâche-t-elle, dubitative. Je ne considère pas le fait de se gaver de sucreries et mater des films débiles comme une occupation normale pour un jeudi soir. Ni même pour un autre jour, d'ailleurs.

— Je fais ce que je veux.

J'assume. Téléfilms, confiseries, plaid moelleux.

— Ce que tu veux est naze, et déprimant. Tu as vingt-six ans, et on dirait une mémé de quatre-vingt-dix balais.

J'assume tout à fait. Enfin, j'essaie.

— Ce n'est pas gentil, grommelé-je, en serrant contre moi ma couverture.

— Tu as raison, ce n'est pas gentil... pour les grands-mères.

Je tente de lui jeter un coussin, qu'elle esquive, bien sûr. Il achève sa course dans la crèche, renversant tous mes jolis santons de Provence.

— Sérieux, Zoé-chou, viens avec moi... Ce n'est pas en restant enfermée dans ta boule à neige que tu vas fourrer ta langue dans une autre bouche.

— Tu crois que j'ai envie de...

Rien que l'idée de mélanger ma salive avec un pauvre type qui, avec ma chance légendaire, aura dévoré des oignons me soulève le cœur. Je n'ai aucunement l'intention de tromper Paul. Même si pour ma meilleure amie, « être en pause » me donne le droit d'aller butiner ailleurs. Je vais passer mon tour.

— Non, j'ai des projets, de bien meilleurs projets, des projets qui n'impliquent pas la présence d'une colocataire rabat-joie.

— Moi, rabat-joie ? Franchement ? Laisse-moi rire ! Enfin, je me demande quelle valeur accorder aux paroles d'un bonhomme de neige.

Confuse, je remonte mon plaid jusqu'à mon nez. C'est plus facile d'assumer quand son amie a fichu le camp et ne se moque pas de ta robe scintillante, de tes chaussons à tête de renne et de ton plaid décoré de pères Noël.

— Tu croyais que je ne m'apercevrais pas que mamie Zoé avait sorti sa panoplie de lutin !

Elle éclate de rire, et j'ai subitement envie de lui enfoncer un sucre d'orge en travers de la gorge. Sans me demander mon avis, elle relance mon programme télévisé, et je la fusille du regard. Comme si je ne la voyais pas venir avec ses grands sabots. Elle s'appuie contre le dossier et croise ostensiblement les bras, prête à en découdre.

— Tout est toc là-dedans, non mais regarde la meuf, elle se balade en talons aiguilles dans une espèce de poudreuse sans se casser la figure, et elle n'a même pas de manteau !

— Et alors ?

Malya lâche un soupir exaspéré.

— Tu vois ce grand soleil ? Ils veulent te faire croire que c'est l'hiver, mais on voit bien qu'ils l'ont tourné durant l'été ! Du n'importe quoi ! C'est tellement, tellement risible... Un décor de carton-pâte !

J'inspire profondément, puis expire. Elle pourra s'estimer chanceuse si ce n'est que dans sa bouche que j'enfourne le sucre d'orge. En moins d'une minute, elle bat tous les records, et me gâche mon seul petit plaisir de la journée. Qu'elle aille plutôt visiter toutes les cavités buccales de la capitale et s'enivrer de cocktails au nom imprononçable, pourvu qu'elle me fiche la paix ! Ce soir, j'ai besoin de mon petit cocon parfait, de jouer à croire qu'il existe des familles où les parents arborent des pulls de saison et réveillent leur progéniture avec des petits déjeuners à tomber, où les amoureux s'embrassent sous le gui et où il neige toujours au matin du 25 décembre. Quel mal y a-t-il à préférer la fiction à la réalité ? La vraie vie a quoi à m'offrir de sympa ? Ma seule perspective réjouissante est d'avoir encore près de quatorze heures devant moi avant de me retrouver face à M. Nous-n'avons-pas-les-mêmes-valeurs. Au moins, ces personnages ne me décevront pas, ils sont exactement ce qu'ils

paraissent être. Le héros bougon tombera sous le charme de la jolie arriviste. Et sans aucun scrupule, cette dernière abandonnera tout, parents, amis, collègues, pour vivre sa passion, quitte à déménager à l'autre bout du pays, et ce seulement après un baiser. C'est un fait avéré, les téléfilms de l'après-midi sont presque aussi chastes que les bonnes sœurs du couvent. Un bisou du bout des lèvres, et hop l'affaire est conclue : bague au doigt et passage devant le maire ou le prêtre déguisé en Elvis. Et ils vécurent heureux encore, et encore. Pour eux, ce fut chaque jour comme s'ils débattaient le plus beau des cadeaux. Les veinards.

— Et ce mec, ne va pas me dire qu'il ressemble à quelque chose ! On dirait un Ken en chair et en os, avec son fond de teint orange et sa silhouette de play-boy des bacs à sable. Si on passe une main dans ses cheveux gominés, je parie que les doigts restent collés. Sincèrement, il a la virilité et le charisme d'une huître.

— Dégage !

Pour l'inciter à bouger plus rapidement, je tire la couverture sur laquelle elle a osé poser son fessier.

— Eh ! proteste-t-elle, en se redressant. Moi, je dis ça pour toi. Il faut bien que quelqu'un t'ouvre les yeux.

— Mais moi je ne te demande rien, marmonné-je.

— La vraie vie, Zoé, la vraie vie ! Danser, boire, baiser. Tu vois une meilleure façon d'oublier ton ex et de fêter la venue du gros bonhomme rouge ?

— Ce n'est pas mon ex, bougonné-je entre mes dents. Nous ne sommes qu'en pause, il reviendra vers moi.

Bien sûr, je vois des tas de façons, mais argumenter avec Malya, c'est finir par penser qu'elle n'est pas russe, mais parisienne. Cependant, je suis aussi têtue qu'elle. Je me compare peu flatteusement à la moule accrochée à son rocher, le cachalot à son canapé. D'une main, j'attrape un coussin et le serre contre ma poitrine. J'y suis, j'y reste.

— Pathétique.

Le regard critique de mon amie glisse de la télévision à moi. Elle étouffe un bâillement.

— Au moins, si la petite nana se l’envoyait, le vieux ventru rubicond, ce serait un peu plus délirant, mais là c’est juste de l’ennui en barre.

— Dégage, répété-je.

— Si l’existence était aussi lisse que ces deux-là, qu’est-ce qu’on se ferait chier ! insiste-t-elle.

En signe de protestation vigoureuse, je lui tire la langue.

— J’abdique, déclare-t-elle, en levant les mains. Je t’abandonne au pays des Bisounours, les bisous en moins. J’ai besoin d’une boisson dans laquelle ne *tremouillent* pas des petits trucs gélatineux et rosâtres, et d’une conversation avec des adultes. Je ne sais pas si je rentrerai ce soir !

Elle m’adresse un clin d’œil avant de s’échapper dans un tourbillon de froufrous et de parfum. Alors que je m’attends à entendre la porte claquer, sa tête repasse dans l’entrebâillement de la porte.

— Ma Zoé chérie, la vraie vie est ailleurs ! Bonne nuit mémé !

Malya sourit, et du bout des doigts, m’envoie des baisers. Elle a raison, totalement raison ! La vraie vie est ailleurs ! Un large sourire étire mes lèvres. Je presse le bouton et relance mon programme.

Chapitre 2

« Au petit trot s'en va le cheval
avec ses grelots
Et le traîneau, joyeusement,
dévale à travers les coteaux¹ »

Après le premier épisode, je me suis dit que c'était un peu juste pour annihiler toute pensée cohérente, j'ai donc enchaîné avec *Un Noël inattendu*. On prend les mêmes et on recommence. Samantha a tout pour être heureuse : un fiancé avec une tête de crapule, Nick, et deux mannequins comme amies, Brenda et Lindsey. Malheureusement son grand-père décède. Bon, la fille, elle pleure genre deux minutes le défunt avant de s'estimer chanceuse d'avoir hérité d'un si beau ranch. Tu m'étonnes, ma cocotte ! Une cinquantaine de pur-sang caracolent près d'un manoir de style victorien à l'abandon. À l'abandon, c'est vite dit. Un volet à la peinture écaillée range aussitôt le domicile dans la catégorie « insalubre » des téléfilms. Là, il faut qu'on m'explique, si sa baraque tombe en décrépitude, je veux bien qu'on fasse l'échange. Sans aucun regret, je troquerai ma chambre de neuf mètres carrés contre sa « ruine ». Mon bras s'armera de courage pour manier le pinceau.

J'engouffre deux sablés au rhum quand la pauvre Sam se fait larguer par son amoureux. Absentéiste, carriériste, sans cœur, cela vous rappelle quelqu'un ? Il faudrait toujours se méfier d'un

1. « Promenade en traîneau », Leroy Anderson, 1948.

mec s'appelant Nick. On se dit que Nick, c'est *the boy next door*¹ avec ses pectoraux taillés à la serpe et sa peau caramel, celui qui est tellement sympa qu'on se verrait passer toute sa vie dans ses bras. Mais réveille-toi, ma pauvre fille, un Nick ne vaut pas mieux qu'un Paul. Son sourire fait autant de ravages.

Je soupire. Arrête, Zoé, il ne mérite pas les larmes que tu verses pour lui. Et puis il va peut-être revenir. Rageusement, je m'essuie les yeux de la manche et hésite cependant à m'y moucher. Ma robe ne mérite pas un tel traitement. En tendant le bras, je m'empare de la boîte de mouchoirs qui traîne sur la table basse. Je suis lamentable. Je pleure sur mon propre sort parce qu'une fille superbe vient de se faire jeter, fille qui, au demeurant, s'en remet très bien car il ne lui faut pas plus d'un bal et de sept publicités – parfums hors de prix, jouets en plastique, forfait téléphonique, promotion sur la dinde farcie – pour finir dans les bras du beau palefrenier. L'homme qui murmure à l'oreille des chevaux ne peut être que le cow-boy qui va la remettre en selle. Au sens propre comme au sens figuré.

Lorsque le générique défile sous mes yeux, j'ai le choix entre plonger ma tête dans le congélateur ou téléphoner à Paul pour quémander une seconde chance. Oui, je sais, mais pathétique pour pathétique, je me dis que notre histoire n'était pas si mal quand on y réfléchit bien. Moi, je n'ai pas de plan B, aucun brave type ne se languit secrètement d'amour pour moi. Je n'ai pas de meilleur ami d'enfance et mon voisin du 3D est un vieux croûton. Il frappe contre le plafond avec son balai quand il estime qu'on fait trop de bruit – c'est-à-dire dès qu'on marche dans l'appartement. Si par malheur, on éclate de rire, il commence à appeler la police. La vie avec un Paul n'était pas si mal. Je devrais peut-être me retirer de la compétition. Ne verrait-il pas cela comme un geste vers lui ? Qu'est-ce qu'un poste pour lequel on se bat depuis cinq longues années en comparaison de l'amour ?

À deux doigts de composer son numéro, je me ressaisis juste à temps et croque un morceau de sucre d'orge. Qu'est-ce qu'un

1. *The boy next door*, littéralement « le mec de la porte d'à côté ». C'est le voisin qu'on n'a jamais remarqué mais qui est pourtant l'amoureux idéal.

Paul, en réalité, en comparaison d'un poste à responsabilités dans une boîte qu'on adore ? Je croque à nouveau. Tant pis pour mon indice glycémique. Le diabète est le cadet de mes soucis, ce soir. Après quelques hésitations légitimes, je sélectionne un nouveau film : *Quiproquo et chocolat chaud*. Le film s'ouvre sur New York. Madison Square Garden, Central Park, pont de Brooklyn. Je n'y ai jamais mis les pieds, mais les noms me font déjà voyager. Dans son bureau au sommet d'un gratte-ciel, la jolie Amy ne lève pas les yeux de ses dossiers. Pas le temps de s'extasier devant les jolis flocons qui tournoient lentement devant les immenses baies vitrées. Le boulot avant tout. Si cela ne tenait qu'à elle, Noël serait rayé du calendrier. Aujourd'hui, Peter, le directeur de la publication, va confier à son meilleur reporter le sujet principal du prochain numéro, avec en prime un voyage aux Caraïbes offert. Tranquille la vie. Ses boucles blondes s'agitent, elle coince un crayon dans son chignon et relève le nez quand la secrétaire de Peter, la quarantaine, ventripotente et souriante, pénètre dans son bureau.

— Il faut que tu y ailles, Amy. Dépêche-toi ! La réunion a déjà commencé.

— Une minute...

— Tu bosses trop.

— Une journée est faite de vingt-quatre heures qu'il faut savoir mettre à profit.

— Oui, pour sortir avec des amis, faire du shopping, se trouver un amoureux et fonder une famille...

— Ah non, pour ça je n'ai pas le temps ! s'exclame Amy.

Elle y met tant de conviction que je pense, un instant, qu'elle va plaquer sa main sur son cœur et s'évanouir. Ou chanter l'hymne américain. Ils font toujours ça, chanter des trucs au moment le plus étrange.

— Prends-le. Ce n'est pas ton boulot qui te tiendra chaud quand tu auras quatre-vingt-dix ans.

La bourreau de travail se penche à nouveau sur ses papiers.

— Maintenant ! la gronde Doris, en attrapant un dossier et en y rassemblant les feuilles éparpillées.

Dans un même élan, les deux femmes s'éloignent dans le couloir. Un doute assaille la jolie Amy.

— Je suis comment ?

Doris se recule d'un pas et la regarde attentivement, les sourcils froncés. Elle mordille la branche de ses lunettes qu'elle a, en toute logique, retirées pour mieux l'observer. Je croyais qu'elles étaient en retard. Visiblement, il est plus important de faire un plan complet sur Amy pour que les téléspectateurs se rendent compte à quel point elle est canon. Si j'avais cette silhouette, c'est une carrière à la Claudia Schiffer que je mènerais. Franchement, quelle idée de se cacher dans un bureau quand on peut faire la une des tabloïds. Des jambes longilignes serrées dans un pantalon fuseau noir, une blouse blanche. Doris reboutonne correctement la veste sombre et retire le crayon des cheveux de la journaliste. Et vas-y que Amy passe une main parfaitement manucurée dans sa chevelure de princesse.

— Parfaite, applaudit Doris. Si le poste n'est pas pour toi, je ne comprends pas. Tu le mérites tellement !

Mes neurones tentent vainement de comprendre la logique de cette remarque, mais puisqu'il n'y en a aucune, ils décident qu'il leur faut une compensation calorique. Sans regret, je plonge ma main dans le paquet de guimauves.

— Tu es un amour !

Elles se prennent dans les bras l'une de l'autre avant de se faufiler dans la salle de réunion pleine à craquer. Finalement, elles ne sont pas aussi en retard qu'on aurait pu le croire, puisque ni elles ni moi n'échappons au discours dégoulinant de valeurs patriotiques, familiales et traditionalistes du patron. Genre, comme par hasard, il les a attendues pour commencer. Par chance, il en vient rapidement au sujet qui m'intéresse. Ce poste, elle va le décrocher, oui ou non ?

— Et c'est au collaborateur qui nous a épatés cette année avec des sujets d'actualité percutants que je confie le reportage tant convoité des fêtes de fin d'année.

Amy se redresse, distribue des sourires, se prépare mentalement à remercier ses fans en délire.

— Reportage qui aura lieu sur l'île paradisiaque des Bahamas... Pas la peine de le soudoyer pour qu'il vous fasse une petite place dans sa valise...

Des rires font écho aux propos du patron. Amy, au bord de la syncope, sourit tellement qu'on dirait une Miss France recevant la célèbre couronne. Elle est sur le point d'exploser, genre cocotte-minute en fin de cuisson.

— John, bravo à toi ! Ton article sur la collecte de jouets pour les orphelins haïtiens était d'une grande sensibilité.

Des cris enthousiastes fusent à droite et à gauche. Peter applaudit, tous les figurants aussi.

— Mais les jouets, les enfants... Cet article, c'est toi qui l'as écrit, proteste Doris scandalisée.

Sur le point de fondre en larmes, Amy serre les dents et les poings. Le veinard lève son pouce dans sa direction. Quel hypocrite !

Pour l'instant, je n'ai pas déterminé si Amy en pince pour John ou non. Mais il y a fort à parier qu'il y a eu une histoire entre ces deux-là. Avant de jeter Noël aux oubliettes, commence par te débarrasser de ce petit arriviste. La pelle, c'est plutôt efficace. On devrait toujours se méfier d'un John, on le voit comme un bon Samaritain, le brave type sur l'épaule duquel on peut s'appuyer. Et en fait, pas du tout, il est du genre à passer plus de temps que toi dans la salle de bains et te trompera avec la fille du patron dès que l'occasion se présentera. La jeune femme s'appuie contre le mur pour reprendre ses esprits. Je compatis. Sincèrement. M. Arrogant serre des mains, récolte les lauriers. John a même le toupet de venir la saluer. Mais qu'est-ce que tu attends, Amy, pour lui coller deux bonnes claques ?

— Ce sera pour la prochaine fois... ou pas.

Les grands yeux ourlés de cils incroyablement longs se lèvent vers lui. Et elle ne répond rien.

C'est décidé, c'est d'abord notre héroïne larmoyante que je vais gifler.

— Elle va tout balancer au patron, déclare Doris fermement, les deux mains flanquées sur les hanches.

— Je serais curieux d’entendre ce que vous avez à me dire, intervient Peter.

Quand on parle du loup, il pointe le bout de sa truffe. D’un regard, il congédie Doris et John, et reporte son attention sur Amy.

— Je vous écoute.

Vas-y ! Je l’encourage depuis mon canapé en avalant guimauve sur guimauve. Tu ne dois rien à ce John, écrase-le ! Tu mérites d’aller te dorer la pilule sous les cocotiers : bikini, sable chaud, et crustacés.

— C’est rien, c’est...

Les mots incriminant refusent de franchir le seuil de ses lèvres. Quelle intégrité ! Elle est trop parfaite, cette Amy, elle m’énerve.

— Mademoiselle Mayor, vous êtes talentueuse, mais cela ne suffit pas à faire de vous une grande journaliste.

Ses épaules s’affaissent.

— Je sais cependant reconnaître votre travail, et le soin que vous apportez à vos textes plein de...

Le big boss cherche ses mots, ce n’est pas bon signe.

— Vous devez trouver votre propre style, exprimer votre personnalité. Vous ne manquez nullement de talent. Regardez John, suivez son exemple. En proposant ce papier, il est sorti de sa zone de confort.

Mais parle bon sang, qu’est-ce que tu attends ? Si seulement je pouvais la secouer cette Amy !

— Pour être honnête, je m’attendais même à ce que ce soit vous qui me soumettiez un tel article. Mais ne croyez pas que je vous ai oubliée, j’ai un reportage pour vous.

Il lui glisse un papier entre les mains. Amy écarquille les yeux, de façon que le spectateur comprenne que cette mission est loin de l’enchanter.

— Fairbank ?

— En Alaska.

Oubliés les maillots de bain et les punch coco les pieds dans l’eau ! Ce sera après-ski, cagoule et froid polaire. Amy frémit, rougit violemment, cherche l’air comme un poisson hors de

l'eau. C'est bon, ma vieille, j'ai compris que tu n'avais aucune envie d'aller te geler les fesses à l'autre bout du pays.

— Mais c'est...

— Vous n'aviez rien de prévu pour les fêtes, si ?

— Bah, c'est que, justement...

— C'est parfait, la coupe-t-il. Le concours de sculptures sur glace de Fairbank est un véritable enchantement, et c'est ce que désirent les lecteurs de notre magazine en cette période. Ils veulent de la magie, tourner les pages du magazine avec des étoiles qui brillent dans les yeux.

Non, mais qu'a fumé leur scénariste ? Il fait fort avec les étoiles qui brillent, je me demande ce qu'il nous réserve quand Amy rencontrera l'homme de sa vie. Peut-être qu'il invoquera les constellations ou le big bang.

— Si vous prenez la route ce soir, vous y serez avant l'ouverture des championnats.

— Je n'aime pas trop conduire la...

— Splendide ! Tout est réglé. Je savais que je pouvais compter sur vous.

D'une tape amicale sur l'épaule, Peter la salue et la congédie.

— Ne me décevez pas.

Les hommes sont vraiment tous des machos arrogants. Paul, John, Peter. Viens, ma chère Amy, il y a de la place sous mon plaid.

Chapitre 3

« Let it Snow, Let it Snow,
Let it Snow¹ »

En moins de quatre publicités, Amy a rempli le coffre de son SUV flambant neuf. Je me demande comment, avec son salaire de pigiste, elle peut s'offrir un tel véhicule. Selon toute probabilité, cela ferait moins rêver la midinette plantée devant sa télé si elle conduisait une petite Clio III de seconde main. Une carte routière sur le fauteuil passager, un tube hivernal diffusé par les haut-parleurs, la journaliste maudit la météo, John, Peter, le karma, l'univers. Heureusement que c'est un téléfilm parce que cette brave Amy serait un vrai danger public sur la route, vu qu'elle ne la regarde pas plus de dix secondes d'affilée. Il faut dire que son téléphone portable retient toute son attention. C'est le moment idéal pour moi d'aller refaire le plein dans la cuisine. Emmitouflée dans mon plaid, je m'éloigne en marche arrière, de peur qu'un événement crucial ne se produise malgré tout durant les trente secondes où je plongerai le nez dans les placards.

— Depuis quand il y a des rennes au beau milieu de la route ? m'exclamé-je, amusée. Des rennes, quoi ! On aura vraiment tout...

Mon pied dérape sur un coussin, je glisse, manque de faire tomber le sapin, mais c'est contre la bibliothèque que je reprends

1. « Let It Snow », en français : « Qu'il neige ! », Sammy Cahn, Jule Styne, 1945.

appui. Elle vacille sous mon poids. Encombrée par des épaisseurs de tissu, je peine à retrouver mon équilibre.

— Ouf ! Plus de peur que de mal !

Inquiète, je regarde ma décoration. Quelques lutins et livres à remettre en place, les poussières dorées s'agitent dans les boules, mais Noël est sauvé !

— Oh mon Dieu ! hurle Amy.

Je me retourne vivement vers l'écran. Une boule à neige vacille sur son socle et avant que j'aie eu le temps de dire « Kris Kringle¹ », elle s'écrase sur ma tête. Le verre vole en éclats, le chalet se brise, les paillettes tourbillonnent et se mêlent au sang qui s'échappe de ma blessure. Qu'est-ce que ça fait mal ! Je presse ma main sur la plaie alors qu'une vive douleur envahit ma boîte crânienne. Les flocons humides continuent de s'écraser sur mon visage, et je les essuie vivement. Une sensation de froid picote le bout de mes doigts. Je frémis. Traumatisme, points de suture, coma. Mon cerveau élabore différents scénarios plus ou moins dramatiques. Je dois trouver mon portable, et appeler les pompiers. C'est quoi le numéro déjà ? Difficilement, j'ouvre les paupières, peine à faire le point, aveuglée par une lumière éblouissante. Si c'est celle au bout du chemin, mon cas est plus désespéré que je ne le crois. Il devient urgent, que dis-je, vital, de passer ce fichu coup de fil. Je frotte mon visage. Des flocons de neige dansent devant mes yeux, formant un épais rideau au travers duquel je ne discerne rien. Mes doigts se referment sur un volant, et je me crispe imperceptiblement. Oh là là ! Je suis encore plus mal au point que je ne le craignais, je suis victime d'hallucinations. Soudain déboule devant moi un animal au pelage brun et beige, avec des bois majestueux. Au milieu de la route. Là, devant moi. Un renne. Instinctivement, mon pied écrase le frein. La voiture lancée à pleine vitesse devient incontrôlable. Mon rythme cardiaque s'accélère, mon sang bat à mes tempes. Certains voient leur vie défiler juste avant de mourir. La mienne doit être si peu intéressante qu'elle ne se

1. Kris Kringle est parfois l'un des noms donnés à Santa Claus, le père Noël américain.

donne même pas la peine de venir me hanter. Tout ce que je vois, c'est un renne.

Un renne du père Noël.

Mon véhicule achève sa course dans un sapin, et je perds connaissance.

Si je suis morte, ça craint. Ça craint sérieusement. Tout mon corps n'est que douleurs, sans parler du marteau-piqueur qui sévit dans mon cerveau. Je ne suis pas morte, je suis dans le coma et mon inconscient m'a projetée contre un conifère. Super. La poisse me colle à la peau, même à l'agonie. Je m'extirpe péniblement de l'habitacle, et m'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux. Super. Ma robe rouge irisée de paillettes, et une paire de chaussons en peluche sont de loin la tenue la plus inadaptée pour affronter les frimas de l'hiver.

— On se gèle les miches ici !

Tel un ours, je grogne. Enfin, si j'étais un ours, ma fourrure me protégerait des morsures polaires.

— Et il n'y a pas une voiture sur cette route de sucre d'orge ! Oh, purée de lutin de chocolat !

Les gros mots qui sortent de ma bouche se transforment en méli-mélo de Noël édulcoré. À la liste de mes symptômes on peut donc ajouter un syndrome de Tourette inversé. Désormais, il m'est impossible de jurer en paix. Super. Comme je n'ai jamais été d'un naturel très patient et que je refuse de me transformer en glaçon, je commence à avancer, ou plutôt à glisser. La jambe cassée sera la prochaine étape, comptez sur moi.

— C'est quoi le plan, là ? hurlé-je en direction du ciel. Je me transforme en Mr. Freeze, et après ? Je reste statufiée jusqu'au printemps et les enfants viennent faire des rondes autour de moi.

Un chocolat chaud, au coin du feu. Juste un chocolat chaud, allez je ne vais pas être trop exigeante. Qui se contente de peu a toutes les qualités requises. Un chocolat chaud avec supplément de chantilly et de mini-guimauves. Les gargouillis peu élégants de mon estomac font écho à mes pensées gourmandes. Soudain,

j'aperçois une fumée s'élever. Si ce n'est pas un mirage, comme pour un assoiffé au milieu du désert, ce panache s'échappe de la cheminée d'un chalet. Et avec un peu de chance, son propriétaire sera un séduisant jeune homme. Puisqu'il s'agit d'un rêve, tous les espoirs sont permis.

— Bradley Cooper ou Brad Pitt ! Je ne suis pas difficile. Ou Leonardo DiCaprio. À toi de voir celui qui sera disponible. Je te fais confiance.

Au bout de quelques mètres, les forces viennent à me manquer. Mon visage est figé dans une expression grotesque. Paralysée, pétrifiée. Quelles sont mes chances de m'en sortir vivante ? Une sur mille ? Une sur un million ? Et peut-on mourir de froid lorsqu'on est dans le coma ? Je déglutis péniblement, tant la réponse me semble évidente. Ce serait une façon stupide de passer l'arme à gauche, avec des chaussons à tête de renne. Je tâte mon visage, vérifie que mon nez est toujours à sa place. C'est déjà ça, il n'est pas encore tombé. Même si je parie qu'il est plus rouge que celui de Rodolphe. J'essaie de me frayer un chemin. Cependant, je ressemble à un pantin désarticulé, et chaque pas me demande un effort surhumain. Ma bonne résolution pour la nouvelle année sera d'accompagner Malya au sport. Si je survis. À mesure que je m'enfonce dans le manteau neigeux, des pensées plus sombres les unes que les autres m'assaillent. D'abord, je pense à ma super colocataire, que j'aurais mieux fait d'accompagner, puis à mes parents qui vont bientôt partir en croisière, puis à Paul qui va obtenir sans effort le poste que je convoite. Le purgatoire.

— Qu'est-ce que Tu attends de moi ?

Impuissante, je lève les bras au ciel, attendant désespérément un signe. Une larme roule sur ma joue.

— Que je chante ? J'ai l'air d'être la Reine des neiges, peut-être ?

Face au silence obstiné de mon interlocuteur divin, je lâche un profond soupir, avant de tenter le tout pour le tout.

— Libérée, délivrée... Je ne mentirai plus jamais. Libérée, délivréeéééééééééééé. C'est décidé je m'en vais.

symptôme post-traumatique : trouble du langage. Mon incapacité à énoncer une phrase correcte est dramatique. Ses sourcils se froncent davantage et un voile d'inquiétude passe devant ses prunelles noisette. Objectivement, je dois avoir l'air d'une folle. La question à un million est de savoir si je ressemble à une gentille folle, la tatie un peu frappadingue qu'on se coltine un week-end sur deux, ou à la dangereuse, la psychopathe pour laquelle la camisole et l'hôpital psychiatrique sont conseillés.

— Qui peut vendre de telles horreurs ?

Sa voix me fait frissonner. Irréelle, envoûtante, imposante. Cependant après avoir lâché cette information des plus capitales, il se tait. Pas un « comment vous appelez-vous ? », histoire de faire connaissance ou un « en quoi puis-je vous aider ? ». On fait plus avenant comme sauveur. Il glisse une main dans ses cheveux, le moindre geste de ce type est d'une sensualité à vous couper le souffle. Je ne peux détacher mon regard de ses doigts dans sa chevelure, et des idées peu avouables traversent mon esprit. On mettra ma libido débridée sur le compte du choc. Et puis, de toute façon, ce qu'on vit dans le coma reste dans le coma. C'est absolument sans conséquences, n'est-ce pas ?

— Je peux vous toucher ?

— Pardon ?

Hésitant, il recule d'un pas.

— Je suis inconsciente, entre la vie et la mort. Mon corps ensanglanté est étendu sur le tapis de notre salon.

Les yeux de l'homme des bois s'écarquillent d'incompréhension. Je reconnais sans peine que mon entrée en matière peut être pour le moins déroutante.

— Depuis deux ans, je partage un appartement avec Malya. Il faut dire que les tarifs à Paris sont plus que prohibitifs. On parle de régulation des loyers ; moi, ce que je constate, c'est juste une augmentation de deux pour cent tous les ans. Certains vous diront que ce n'est pas beaucoup, mais c'est plus que ce que me rapporte mon livret A ces derniers temps. Bref, pour en revenir au sujet, je me suis pris les pieds dans ma couverture et je suis tombée. Et là, une énorme boule...

— Vous avez bu ? me coupe-t-il.

— Au moins trois chocolats chauds, j'avoue.

Ses sourcils se froncent encore, et il me scrute attentivement. Je ne peux que remarquer son mouvement de recul. Je crois que je lui ai fait un peu peur avec mon histoire de sang qui goutte sur le tapis.

— Je fais peut-être une crise hyper calorique, plaisanté-je. Soudain, il se tape le front et éclate de rire.

— C'est une blague ? C'est ça ! C'est Joshua qui me fait marcher ? C'est bon, mon grand, sors de ta cachette, lance-t-il dans le vide. On a bien rigolé, mais cette pauvre fille crève de froid.

— Je ne suis pas une pauvre fille, protesté-je, vexée.

D'aucuns pourraient argumenter que ce devrait être le cadet de mes soucis en pareilles circonstances, mais mon orgueil refuse qu'on se moque de lui, même à l'article de la mort. S'il est prévu que je passe l'éternité au côté de M. Tout-en-muscles, je préfère partir sur de bonnes bases. Il va devoir surveiller son langage, surtout s'il tient à préserver ses parties intimes.

— Très bien, cette meuf..

— Hum, hum.

Il soupire profondément.

— Cette nana...

Toujours pas. Toute une éducation à revoir. Je toussote. Gagné par l'agacement, il reprend :

— Une jeune femme...

Il marque une pause, me jette un regard en biais, attend que je valide sa proposition. Ce que je fais. Voilà, quand il veut, il peut, ce n'est pourtant pas bien compliqué.

— Une jeune femme, donc, ne devrait pas avoir à se geler, et ce même si cette dernière est particulièrement tatillonne en ce qui concerne le vocabulaire employé à son sujet. Mais qu'est-ce que ça change au juste, vous êtes bien...

— Je vous conseille expressément de ne pas achever cette phrase si vous voulez éviter de me voir en colère, déclaré-je, faisant les gros yeux.

— OK, OK, je ne dis plus rien, abdique le rustre.

Il tourne alors sur lui-même, regarde un peu partout.